Zeitschrift: Entretiens sur l'Antiquité classique

Herausgeber: Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique

Band: 67 (2022)

Vorwort: Introduction

Autor: Fromentin, Valérie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

INTRODUCTION

Ces *Entretiens* consacrés à l'historiographie antique, et en particulier aux auteurs qui ont fait le choix d'écrire "l'histoire de leur temps", visent à combler un manque dans la série des volumes publiés par la Fondation Hardt. Depuis 1952, en effet, trois *Entretiens* ont eu pour objet l'histoire et les historiens, dont deux portaient sur un auteur uniquement (*Hérodote et les peuples non grecs*, 1988 ; *Pausanias historien*, 1994), et un seul s'inscrivait dans une perspective diachronique et synthétique (*Histoire et historiens dans l'Antiquité*, 1956). Cette absence est d'autant plus étonnante que les recherches sur l'historiographie grecque et romaine représentent un courant de nos études particulièrement dynamique, comme l'attestent le grand nombre et la qualité des publications, individuelles ou collectives, parues depuis une trentaine d'années (éditions critiques et commentées, *corpora* publiés en ligne, monographies, *Companions*).

Cet essor est très largement tributaire des travaux de Felix Jacoby, dont la magistrale édition des *Fragmente der griechischen Historiker* a non seulement ouvert un champ d'investigation immense, jusqu'alors à peine défriché, mais aussi, par ricochet, durablement influencé les études sur les historiens non-fragmentaires, de langue grecque d'abord mais aussi latine. Aujourd'hui, cependant, les spécialistes de l'historiographie, tout en reconnaissant leur dette envers le grand savant allemand, sont de plus en plus nombreux à remettre en question non pas son travail éditorial proprement dit mais sa conception du développement du "genre historique" et la définition des différents "sous-genres". Cette position critique, adoptée déjà par certains contemporains ou continuateurs de Jacoby, comme Guido Schepens, aboutit à déconstruire, au moins partiellement, un système de classement, et donc de pensée, dont on peut raisonnablement

se demander s'il facilite notre compréhension des anciens historiens ou au contraire y fait obstacle. Ces *Entretiens* s'inscrivent dans ce mouvement, puisque la *Zeitgeschichte* ("l'histoire du temps présent") fait justement partie des concepts et de la taxinomie utilisés par F. Jacoby dont plusieurs travaux récents, et en particulier ceux de John Marincola, invitent à interroger la pertinence.

La thèse de F. Jacoby sur l'écriture de l'histoire contemporaine (qui doit beaucoup, en fait, à E. Schwartz et à U. von Wilamowitz-Moellendorff, comme le souligne Guido Schepens dans la communication inaugurale de ce volume) présente en effet deux faiblesses.

La première réside dans la plasticité et l'ambiguïté sémantiques du terme de *Zeitgeschichte* qui, initialement appliqué à l'œuvre de Thucydide, a été ensuite étendu à des productions historiographiques très différentes (histoires universelles, historiographie d'Alexandre et des souverains hellénistiques, historiographie romano-centrée, littérature autobiographique et hypomnématique, chroniques byzantines, etc.), mais dont les auteurs avaient en commun, selon F. Jacoby, "d'avoir raconté l'histoire générale [de la Grèce ou de l'*oikoumenê*] *de leur époque*, ou *jusqu'à leur époque*". Il paraît donc artificiel de voir dans ce conglomérat d'œuvres hétérogènes un authentique sous-genre historiographique.

Deuxième faiblesse : la supériorité supposée de l'option "thucydidéenne" de l'écriture de l'histoire, perçue comme "la véritable histoire", "pragmatique" et rationaliste, et sa non moins supposée centralité au sein de l'historiographie d'époque hellénistique et romaine. L'idée – défendue notamment par Arnaldo Momigliano – selon laquelle le modèle thucydidéen se serait majoritairement imposé aux auteurs postérieurs, grecs mais aussi latins, n'a plus cours aujourd'hui : la *Zeitgeschichte* thucydidéenne n'est pas le genre dominant à l'époque hellénistique, et il faut attendre Cicéron et Denys d'Halicarnasse pour voir Thucydide établi comme le "second père de l'histoire".

Qui plus est, à ce moment-là, l'historien a déjà été annexé par la rhétorique d'école et passé au crible de la critique grammaticale et littéraire : ce qu'on admire et imite désormais chez lui, à la fin de la République et sous l'Empire, ce sont surtout ses discours, son style et son "anthropologie", et si l'on continue de louer sa méthode (autopsie, recherche et critique des sources, exigence de vérité et d'impartialité), on ne la considère pas, ou plus, comme spécifique de l'histoire contemporaine. Aussi est-il possible, à l'époque de la Seconde sophistique, d'imiter Thucydide sans écrire l'histoire de son temps (Cassius Dion dans soixante-dix premiers livres de son *Histoire romaine*) et d'écrire l'histoire de son temps sans imiter Thucydide (Cassius Dion dans les dix derniers livres).

Cependant, si le concept de *Zeitgeschichte* doit être sinon évacué, au moins redéfini, l'écriture de l'histoire contemporaine, quant à elle, constitue bel et bien une réalité, attestée durant toute l'Antiquité par un nombre important d'œuvres grecques et latines, dont la plupart, malheureusement, sont entièrement perdues ou réduites à l'état de fragments. On peut déplorer cette disparition, ou bien se réjouir à l'inverse du fait que les rares historiens grecs profanes aujourd'hui conservés de façon complète ou semi-complète dans la tradition manuscrite directe (Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Diodore de Sicile, Flavius Josèphe, Appien, Cassius Dion, Hérodien) relèvent tous de cette catégorie : ils ont tous écrit l'histoire de leur temps, soit sous la forme d'une "monographie" soit en l'intégrant à une "histoire globale". On n'en déduira pas que les Byzantins du IXe et du Xe siècle qui ont constitué ces éditions manuscrites ont sélectionné les auteurs en fonction de ce critère – d'autres considérations ont présidé à ce "choix byzantin" –, mais il est évident que la survie de ces œuvres a paradoxalement amené à la surestimation de leur témoignage et induit des biais interprétatifs dont la théorie de la *Zeitgeschichte* n'est qu'un exemple.

Ces *Entretiens*, on l'aura compris, ont cherché à s'affranchir, autant que possible, de la perspective positiviste, évolutionniste

et systématique qui influence depuis plus d'un siècle les études sur l'historiographie antique. C'est pourquoi les exposés qui forment ce volume se déploient dans quatre directions.

La première, prise par Roberto Nicolai, consiste à renverser la perspective, en montrant sur la base de toute une série de travaux récents mais déjà devenus classiques, que "l'histoire du temps présent" n'est pas sortie tout armée de la tête de Thucydide ni même de celle d'Hérodote, mais qu'elle plonge ses racines, entre autres, dans l'épopée homérique, l'*Iliade* pouvant être vue comme l'archétype et l'hypotexte de la "monographie de guerre". Cette approche a l'avantage de remettre au centre du débat un fait essentiel, trop souvent perdu de vue, à savoir que Thucydide a écrit l'histoire de la Guerre du Péloponnèse, non pas parce qu'il en était le contemporain, mais parce qu'elle était à ses yeux la plus importante de toutes celles ayant jamais existé dans le monde grec.

La deuxième direction consiste à envisager l'historiographie du passé récent ou du temps présent comme une *pratique*, diversifiée et multiforme, et donc d'envisager dans son extension maximale le corpus des auteurs de langue grecque ou latine qui l'attestent et qui l'illustrent. C'est pourquoi, à côté des historiens grecs cités plus haut, une égale attention est portée aux plus illustres représentants latins de la *Zeitgeschichte* : Tacite et Velleius Paterculus, comparés avec Cassius Dion par Adam Kemezis ; Ammien Marcellin, chez qui Bruno Bleckmann met en évidence l'effacement de la frontière (chronologique, méthodologique, narrative) entre "l'histoire ancienne" et "l'histoire contemporaine". Mais l'enquête n'est pas non plus limitée à l'historiographie littéraire : elle fait également une place, avec la communication de Nino Luraghi, à l'historiographie épigraphique, c'est-à-dire, par exemple, aux décrets athéniens des Ve et IVe siècles qui comportent, outre le texte de la décision, des éléments de récit historique qui la contextualisent, généralement sous la forme d'une clause de motivation, les décrets honorifiques étant les meilleurs candidats pour abriter ce type d'informations narrativisées. De la même façon,

la communication d'Eve-Marie Becker, consacrée aux *Évangiles* de Matthieu, Marc, Luc et Jean et aux *Actes des Apôtres*, ouvre le corpus à des textes dont la valeur documentaire est incontestable, l'intention mémorielle explicite mais dont le statut historiographique fait débat.

Troisièmement, cet élargissement du corpus a permis, nous semble-t-il, de renouveler et d'enrichir les problématiques relatives à l'écriture de l'histoire contemporaine. Ces dernières ont été jusqu'à présent très largement centrées sur le "discours de la méthode" initié par Hérodote et Thucydide puis enrichi et reformulé par leurs successeurs, de manière topique ou originale, en particulier par Polybe. Il est vrai que ce "genre" historiographique s'est lui-même défini essentiellement, quels que fussent les auteurs et les époques, par le recours à l'autopsie directe des faits, certes complétée par d'autres moyens d'information et de validation. On pourrait donc considérer, au vu de la bibliographie, que cette question a été suffisamment traitée, sous un angle théorique du moins, car sur le plan pratique nous en sommes réduits aux hypothèses : la manière dont un historien a mis concrètement en oeuvre ses principes méthodologiques reste généralement invisible pour nous qui n'avons pas accès aux sources qu'il a utilisées ni connaissance du processus intellectuel et créatif dont son récit est l'aboutissement. Cependant, la communication de John Marincola parvient à renouveler le sujet, en traquant et en révélant, derrière les déclarations souvent pleines d'assurance et de superbe de l'historien contemporain, les indices de ce qu'on pourrait appeler les "angoisses" spécifiquement liées à son activité, et en particulier à l'utilisation des témoignages visuels (fiabilité, discontinuité, partialité). Adam Kemezis, dans la même veine, s'intéresse tout particulièrement aux affres où sont plongés ceux qui écrivent l'histoire de leur temps sous un autocrate : il s'agit pour lui de mettre au jour – au-delà du *metus* ou du refus de l'*adulatio* invoqués par Tacite – les véritables motivations des historiens romains qui s'interdisent d'écrire sur l'empereur régnant. Bruno Bleckmann révèle également la stratégie narrative d'Ammien : parce qu'il

veut paraître le mieux informé – et non parce qu'il est le mieux informé –, l'historien multiplie les petits détails autoptiques afin de produire un "effet de réel", alors que l'essentiel de son information est de seconde main, puisé à des sources écrites. Valérie Fromentin, quant à elle, s'est intéressée à un sous-corpus, les histoires au long cours, soit "universelles", soit *ab Urbe condita*, qui s'étendent jusqu'à l'époque contemporaine de leur auteur (Diodore de Sicile, Appien, Cassius Dion), et dans lesquelles deux types d'histoire ("ancienne" et "moderne") se succèdent : quelle conscience de cette différence les auteurs expriment-ils ? L'entrée dans la section contemporaine de l'œuvre est-elle marquée par l'adoption de nouvelles modalités narratives ? Ces sections finales sont-elles des objectifs ou simplement des points d'arrêt ?

Enfin, les textes historiographiques constituent un observatoire privilégié pour qui veut comprendre comment les Anciens se représentaient le temps, en particulier le temps long, et pensaient l'Histoire. Il nous a semblé qu'un tel questionnement – qui concerne principalement l'articulation entre la description du passé et celle du présent –, nécessitait une approche comparatiste et diachronique, qu'Hervé Inglebert a prise en charge en retraçant l'histoire, ou plutôt l'historiographie de "l'histoire universelle" dans la pensée occidentale.

Les spécialistes de l'historiographie antique réunis pour ces *Entretiens* ont ainsi tenté d'inventorier et de décrire sur près de dix siècles (de Thucydide à Ammien Marcellin) la variété des expériences vécues et des modes d'écriture couverte par le terme d'"histoire contemporaine", en posant à chaque fois les mêmes questions. Comment l'historien regarde-t-il l'histoire de son temps ? Quelle différence y a-t-il entre écrire l'histoire de son temps et écrire l'histoire du passé ancien ? Dans cette enquête, la prise en compte d'autres genres narratifs (poésie épique, inscriptions, biographies impériales, évangiles chrétiens) qui peuvent être également regroupés sous l'égide de l'histoire contemporaine a permis de mieux comprendre les spécificités de l'historiographie

littéraire, mais a mis aussi en évidence un jeu complexe d'influences réciproques et de fertilisations croisées. D'autre part, l'historien contemporain, en tant que *persona* construite, prisonnière d'un jeu de rôles très codifié, a été au cœur des débats : plusieurs communications se sont employées à visiter les coulisses, c'est-à-dire à mettre au jour la réalité de la pratique derrière le discours de la méthode, les intentions réelles dissimulées sous les postures, les soubassements parfois fragiles d'un récit sans aspérités, les silences explicites. La fabrique de l'histoire contemporaine a donc révélé quelques-uns de ses secrets, mais l'enquête ne fait que commencer puisque plusieurs participants envisagent de poursuivre leur collaboration.

Tous tiennent à remercier chaleureusement Pierre Ducrey et les membres de la Commission scientifique de la Fondation Hardt d'avoir accepté le principe de ces *Entretiens*. Ils expriment également leur vive reconnaissance à l'équipe de la Fondation qui, aux côtés de Pierre Ducrey, hôte attentionné et infatigable, a contribué à rendre cette semaine inoubliable.

Valérie FROMENTIN